

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Parfums des rues

Jean Perron

Number 68, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38781ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Perron, J. (1992). Parfums des rues. *Lettres québécoises*, (68), 9–9.

Jean Perron, né le 23 juin 1960, réside dans l'Outaouais. Il a publié *Rock Desperado* (Écrits des Forges, 1986), *Le chant des sirènes* (à compte d'auteur, 1987), *Un scintillement de guitares* (Écrits des Forges, 1988) et *Ce qui bat plus fort que la peur* (Écrits des Forges, 1991).

AU TEMPS DE LA CHASSE

ses yeux étaient des marécages
où flottaient des canards morts
elle parlait doucement
mais j'entendais des coups de feu

les arbres s'arrachaient
ma main collée à ses cuisses de nylon
nous irions nulle part
gifle de bruine en plein pare-brise
voiture stationnée entre ici et jamais

quand ses lèvres frémissaient
un canard abattu battait des ailes
elle parlait d'hommes ayant péri à ses pieds
me regardait comme si j'étais le prochain
mon visage lézardé près de la fenêtre
je suivis un défilé de nuages noirs

elle s'arrêta de parler et dans ses yeux
un canard cherchait sa nourriture
mais déjà nos horaires nous rattrapaient
elle remit les cadavres dans sa sacoche
femme ordinaire s'en retourna à sa vie
dans le quotidien imperméable

PASSAGERS DE LA TERRE

à peine le temps de lire graffiti
le métro entonne son blues étripé
jusqu'au prochain cri sur les rails
station suivante nouveaux visages
le trajet reprend et s'allonge
la fenêtre devient miroir noir
je m'y vois transparent et hagaré
dans la foule étrangère au mouvement réel
chacun entraîné par son voyage intérieur

à la vitesse de l'ombre

LE COUP DES MOUETTES

les mouettes me narguent
leur vol plané au-dessus des falaises
je reste prudemment au bord
humant la beauté sans en faire partie

bien sûr les mouettes ne peuvent se prendre pour
quelqu'un d'autre
commander un café en France en se faisant comprendre
du premier coup
ni écrire un poème qui parle des mouettes

elles se contentent de narguer le rêveur
le jaloux de la nature
celui qui ne sait pas s'oublier un instant
qui ne sait pas apprécier la splendeur d'Étretat
le long travail de la mer sur les rochers
son souffle en sourdine
toujours vaillante la mer
comme tous les travailleurs anonymes

par le sentier le plus sûr
je redescends la falaise mains dans les poches

sous les huées des mouettes

UN POÈME NE RÈGLE RIEN

une Heineken à la gare du Havre
en descendant de l'autobus
avant de reprendre le train pour Paris

le soleil en marche arrière accélérée
le long de la route la verdure coule
Étretat ses tournolements d'oiseaux
ses fleurs à flanc de falaise
toutes petites fleurs charmantes
douce au regard comme le danger

c'est quoi la beauté ?
un des nombreux visages de la mort peut-être
ou l'art de cueillir un instant au-dessus du gouffre
faiblesse humaine et force de l'éphémère

BAR CLANDESTIN

une autre ville s'allume en moi
les ruelles enfilent leurs peaux de mouton noir
sous un parcomètre un bateau coule lentement
mille bras réclament mes lambeaux
je cherche une porte

le décor se dissout les couleurs chantent
l'ombre et la lumière jouent à cache-cache
je retourne parmi les jongleurs de feu
les lutins ensorcelés
les cracheurs d'âme

sous des néons de l'au-delà
ici on savoure l'éternelle jeunesse
le quotidien est un glaçon indésiré
dans l'alcool des anges en cavale

Poèmes extraits de *Parfums des rues*, à paraître aux Écrits des Forges au printemps 1993.



Jean Perron